

# La pêche aux ouassous

Qui peut se vanter de localiser avec précision la Dominique ? Encore faut-il au préalable la différencier de sa grande sœur caraïbe, la République dominicaine, qu'il serait préférable d'appeler Saint-Domingue pour éviter la confusion.

Et pourtant, cette île anglophone est exactement située entre deux départements français, la Guadeloupe au Nord et la Martinique au Sud. Pour une superficie de 750 km<sup>2</sup>, cette "république bananière" ne compte que 100.000 habitants regroupés dans des villages disséminés à travers une forêt vierge particulièrement dense, qui a valu à ce petit paradis le surnom de "nature island of the caribbean". Une économie en voie de développement laisse peu de place à un tourisme encore balbutiant par rapport à celui des autres îles de la zone. Une origine volcanique se traduit, outre le relief très accidenté, par la présence de nombreuses plages de sable noir qui ont sans doute participé au retard en matière de tourisme classique. La pluviosité la plus importante de toute la Caraïbe (jusqu'à 12 m par an !) donne naissance à un nombre considérable de torrents et rivières (365 en tout !) qui se frayent un chemin sinueux vers l'océan.

Ces caractéristiques font de la Dominique "l'île oubliée" de la Caraïbe, pour le grand bonheur des amoureux de nature terrestre vierge, loin des plages de sable blanc que l'on serait en droit d'attendre dans ces parages.



*Ci-dessus,  
les caractéristiques  
des mers environnantes  
poussent les pêcheurs à  
se rabattre vers les cours  
d'eau de l'intérieur, dont  
la plupart s'entrecoupent  
de magnifiques cascades  
perdues dans la jungle.*



*Le village de pêcheurs de Scott's Head, au Sud de la Dominique, surplombe une presqu'île qui marque la limite entre les océans caraïbe d'un côté, calme mais peu poissonneux, et atlantique de l'autre, plus riche mais souvent agité et violent.*

## Les rivières plutôt que la mer

Quelle n'est donc la surprise pour l'apnéiste de subir, dès son arrivée, les spécificités de la Dominique : l'absence de plateau continental, en particulier du côté caraïbe, prive l'île des fameuses "cayes" (sortes de récifs à fleur d'eau autour desquels s'organise un biotope particulier comprenant de nombreuses espèces), qui font le bonheur des pêcheurs guadeloupéens ou martiniquais. Le fond, souvent sablonneux, descend en pente raide vers des profondeurs vite inaccessibles, et le poisson n'est guère abondant. La côte Atlantique, quant à elle, est beaucoup plus poissonneuse, mais les conditions de pêche y sont particulièrement difficiles : eaux troubles onze mois sur douze, mer agitée, forts courants...

Il est donc aisé de comprendre l'engouement des quelques pêcheurs sous-marins locaux, non pas pour

*Les Dominicais pêchent régulièrement les ouassous qu'ils revendent aux quelques hôtels touristiques où ces crustacés constituent un mets de choix pour la clientèle étrangère, supérieur à la langouste.*

*En bas à droite, la pêche sous-marine de jour réserve certes des plaisirs originaux mais elle n'a pas la magie de celle pratiquée la nuit, alors que les ouassous ont quitté leur repaire pour chasser.*

les rivages stériles de la côte caraïbe ou inhospitaliers de la côte Atlantique, mais plutôt pour la faune des multiples rivières qui sillonnent la Dominique. Cette faune est évidemment composée de poissons, mais son intérêt réside plutôt du côté des arthropodes aquatiques avec la présence d'une "écrevisse", communément appelée "ouassou" en Guadeloupe, qui est en fait une crevette d'eau douce (voir encadré). Elle a l'aspect et la taille d'une "gamba" de couleur jaunâtre à marron mais, contrairement à sa cousine de mer, possède une paire de pinces aux mensurations imposantes. On la trouve encore en quantité importante grâce à la pureté des eaux dominicaines et sans doute à l'inefficacité des techniques de pêche, entraînant des prélèvements raisonnables. Cela n'est malheureusement plus le cas en Guadeloupe, où ce crustacé à la chair d'une finesse inégalable devient un plat très recherché.

## La pêche aux ouassous... à la machette !

La pêche en eau douce est autorisée en Dominique pendant une période bien précise (de septembre à décembre), moyennant l'acquisition d'une licence spéciale. Il existe deux techniques de pêche aux ouassous en Dominique : l'une se pratique de nuit, à pied et en restant "au sec", l'autre se pratique de jour en s'immergeant.

La première technique consiste à déposer le long du torrent, d'amont en aval, à la tombée de la nuit,



*L'arbalète de bois équipée de la baigne de parapluie, des sandows en chambre à air et d'une clé en guise de gâchette à le mérite de ne pas coûter cher et d'être cependant très adaptée à la pêche aux ouassous.*

des appâts constitués par un morceau de noix de coco relié à une pierre (servant d'ancrage) à l'aide d'une fibre de liane. Ces appâts sont placés dans des endroits bien choisis entre les rochers : fonds sablonneux, quelques centimètres d'eau (20 au maximum), courant aussi faible que possible... Une fois les appâts disposés et la nuit tombée, le pêcheur remonte la rivière, une machette dans une main, une lampe électrique dans l'autre. Il s'agit de surprendre en les éclairant les crustacés de mœurs nocturnes qui s'acharment sur la noix de coco qu'ils ne peuvent déplacer jusqu'à leur repaire, avant de les couper en deux d'un coup de machette précis...

Inutile de préciser la difficulté de cette technique : elle permet certes de voir de nombreuses proies... Les retrouver dans son assiette est une autre histoire ! Les pêcheurs locaux sont d'une adresse diabolique avec ce qui reste leur outil de travail journalier, mais cette adresse compense difficilement les aléas du courant, les erreurs de parallaxe, la vivacité des crustacés, toujours prompt à fuir dès l'arrivée du faisceau lumineux. La meilleure façon de limiter ces fuites consiste à se déplacer de rocher en rocher dans l'obscurité, au risque de se tordre les chevilles sur les pierres glissantes... Sacré sport !

### **La pêche sous-marine aux ouassous**

La deuxième technique se pratique donc de jour et s'apparente à la pêche sous-marine. Le pêcheur est équipé d'un masque, d'un tuba et d'une arbalète artisanale. Celle-ci se compose d'un corps en bois coudé à sa grosse extrémité afin de dessiner une crosse, d'une flèche de petit diamètre (la plupart du temps réalisée à partir d'une baleine de parapluie sur laquelle on a adapté un minuscule ardidon mobile), un sandow fait de lanières de chambre à air et d'un morceau de fil de fer en V, et enfin d'un système de contention et libération de la flèche très astucieux : l'extrémité rectiligne du corps en bois (côté crosse) possède un

clou vertical sur lequel s'insère tout d'abord un morceau de métal plat troué (souvent le fragment terminal du manche d'une cuillère à café), l'extrémité de la flèche qui a été aplatie et perforée elle aussi se superposant à la pièce métallique ; le tir est déclenché par la mobilisation de la pièce métallique qui, par un phénomène de levier, va désinsérer l'extrémité trouée de la flèche. La tension du sandow maintient la flèche en place, et un léger mouvement du pouce suffit à libérer cette dernière.

Equipé de cette arme, le pêcheur visite les cachettes dessinées par les rochers, à la recherche des ouassous, retranchés dans leurs repaires pendant la journée. C'est là que réside le problème essentiel de cette technique, largement handicapée par les mœurs nocturnes des crustacés. Si quelques spécimens apparaissent à l'entrée de leur trou pendant la journée, ils fuient rapidement à la moindre alerte. Il faut donc tirer instantanément, ce qui est rendu difficile par le temps d'accoutumance nécessaire au passage de la lumière à la pénombre. Sans omettre le courant, qui empêche les ajustements de tir rapides ! Enfin, la température plutôt fraîche de l'eau limite à une heure environ la durée de pêche. Pour ces trois raisons, l'(in) efficacité de cette technique s'apparente à celle de la précédente.

### **La magie de la vie aquatique nocturne**

En analysant les avantages et les inconvénients des deux techniques, il apparaissait ingénieux d'utiliser, après s'être assuré de sa légalité, une technique "hybride" consistant à pêcher le crustacé de nuit, avec une arbalète. Cela n'est réalisable qu'avec une lampe étanche, outil peu fréquent en Dominique. On cumule ainsi l'avantage du tir sous-marin, plus efficace que la machette, et le fait de trouver les ouassous hors de leur trou en pleine nuit.

Il était certes logique d'en arriver à cette conclusion, mais jamais je n'aurais pu imaginer un seul instant

*Il n'est pas rare de se retrouver nez à nez avec un crustacé aux pinces impressionnantes et charmes, dont il vaut mieux goûter la chair que le tranchant !*



*Faute de pouvoir attraper un de vos doigts, le ouassou à peine fléché s'en prendra à la baleine de parapluie qu'il est parfois difficile de lui faire lâcher.*



la magie, la féerie, l'émerveillement que peut procurer la chasse de nuit, dans une rivière qui serpente entre des arbres majestueux d'où dégringole une pluie de chants d'oiseaux et d'insectes tropicaux... Tout n'est que plaisir visuel, auditif ou tactile. L'environnement à lui seul pourrait suffire : l'impression de fraîcheur qui tranche avec la moiteur de la journée, ces odeurs spécifiques, cette cacophonie mélodieuse qui suggère un débordement d'activité tout autour de soi...

Et ce n'est rien comparé au spectacle qui vous attend sous l'eau : imaginez une scène digne des meilleurs dessins animés de Walt Disney qui ferait virevolter des poissons de toutes tailles entre les bulles d'écume et les remous de courant, un sol couvert d'une myriade de petites écrevisses aux yeux phosphorescents, qui s'écartent sur le passage d'un congénère gigantesque, se déplaçant tel le char d'assaut au milieu des fantassins, quand ce n'est pas une anguille

*La nuit, même si l'on pêche la plupart du temps dans environ 1 m d'eau, il n'est pas rare de traquer avec succès les ouassous dans quelques centimètres de fond.*

sinueuse qui se fraye un passage vers des eaux plus clémentes...

Certes, il est un élément à ne pas négliger : la température de l'eau. C'est pourquoi, après quelques tentatives où le froid va rapidement gâcher ce plaisir, on doit se résoudre à parfaire son équipement, en l'occurrence ajouter une veste de combinaison de plongée, des gants qui protègent non pas du froid mais des déclenchements intempestifs des sandows au chargement (quand ce n'est pas de quelque pince malveillante), une dague qui facilite les réparations de l'arbalète, et, très important sinon fondamental, un surplombage (jusqu'à 8 kg, avec baudrier si possible) qui vous permet de vous stabiliser en vous plaquant au fond, sans avoir à utiliser vos mains qui sont occupées l'une au tir, l'autre à l'éclairage. Vous pêchez la plupart du temps dans environ un mètre d'eau, et ce surplombage, qui autorise un tir rapide, n'est guère dangereux dans la mesure où, dans le pire des cas, il vous est demandé de plonger à 2 ou 2,50 m, profondeur dont on remonte aisément en prenant appui. Il faut évidemment prendre garde de ne pas rester coincé sous un rocher, ce qui peut toujours arriver lors des positions saugrenues que l'on prend souvent, en particulier lorsqu'on poursuit jusque dans son repaire une écrevisse que l'on vient de blesser à mort, et dont il nous coûte d'abandonner la chair savoureuse à ses comparses...

### **Gare aux pinces des ouassous !**

Côté surprises, bonnes ou mauvaises, on est rarement déçu. Pour commencer par les désagréments, il faut avouer qu'aucun danger réel ne vous guette dans votre périple : peu d'animaux dangereux en



## Des mâles gros et méchants

■ En Dominique ou en Guadeloupe, il existe différentes espèces de crevettes d'eau douce. La dénomination de "ouassou" est propre à la Guadeloupe et non pas à la Dominique où les différentes crevettes sont appelées sans distinction aucune "crayfish", signifiant généralement langouste, mais aussi écrevisses en anglais. En fait, que ce soit à la Dominique, en Guadeloupe ou en Martinique, il n'existe pas d'écrevisse à proprement parler. Il s'agit strictement de crevettes d'eau douce, appelées "chevrettes" en métropole ou en Guyane, et "zhabitant" en Martinique.



La surprise est au rendez-vous de ce trou prometteur avec la rencontre de pinces menaçantes appartenant à des crabes aquatiques apparemment peu coopératifs.

Ces crevettes sont capables de nager, et leur reproduction comprend de nombreux stades larvaires. Les adultes vivent dans des eaux douces souvent limpides que les femelles quittent pour se

rapprocher des estuaires avant la ponte d'œufs donnant naissance à des larves qui ont besoin d'eau saumâtre dès le 5e jour. Ces larves carnivores se nourrissent de proies minuscules du zooplancton. Les 12 à 14 stades larvaires sont franchis en 60 à 90 jours, pour atteindre le stade de post-larve, après une métamorphose. Les juvéniles ont une affinité marquée pour les eaux proches des sources, très en amont, avant de redescendre à l'état adulte.

En Guadeloupe, il n'existe pas moins de 13 espèces de crustacés décapodes appartenant à la famille des Palaemonidés et à celle des Atyidés. Les représentants de la famille des Palaemonidés appartiennent presque tous au genre *Macrobrachium* (mot à mot : grosses pinces). Le plus connu est *Macrobrachium carolinus*, seul et véritable "ouassou" en Guadeloupe, ou "zhabitant" en Martinique. Il est reconnaissable par ses pinces charnues et des stries jaunes sur l'abdomen. C'est l'espèce qui compte les plus gros individus, avec des mâles de près d'un kilo pour 40 cm de long ! Cette espèce se caractérise par sa grande agressivité et une certaine résistance hors de l'eau. Il ne faut pas le confondre avec *Macrobrachium acanthurus*, parfois appelé "grand bras" par référence à ses pinces longues et fines, d'aspect inoffensif. Cette espèce se caractérise par son rostre très long et ses capacités à vivre dans des eaux plus calmes (estuaires), voire polluées. On lui reproche parfois d'avoir un goût de vase.

E. C.

Dominique, la pire des rencontres pourra être celle d'un scolopendre arpentant les berges qui, même pour les plus gros spécimens (jusqu'à 20 cm), vous laissera le souvenir d'une piqûre très douloureuse, avec parfois une nécrose locale, sans attenter à vos jours. Les serpents sont présents, parfois de taille respectable (jusqu'à 3 m pour les boas constrictor) mais aucun de venimeux. Mis à part les ennuis de matériel inhérents à ce genre d'activité, les mauvaises surprises viendront plutôt de vos multiples glissades sur les roches recouvertes de mousse, que l'on ne distingue pas toujours la nuit, ou d'un mauvais calcul vous obligeant à rentrer à tâtons dans le noir alors que vos piles de lampes ont rendu l'âme sans prévenir (croyez-moi, ça arrive...).

Sous l'eau, vous serez éventuellement surpris de vous retrouver nez à nez avec un crabe aux pinces menaçantes ou, moins fréquemment, avec un poisson de taille respectable (parfois dépassant le kilo) qui, dans ce contexte particulier de champ visuel restreint, aura le mauvais goût de vous faire tressaillir avant de déguerpir... Je dois vous confier que pour en avoir tiré certains, ils n'ont eu aucun mal à se défaire de ma baleine de parapluie d'un mouvement de tête nerveux...

Enfin, il est recommandé de briser l'extrémité des pinces dès la capture du ouassou, afin d'éviter d'une part de se faire pincer lors de sa manipulation, mais aussi, et c'est plus subtil, de ressentir une vive douleur sur la peau sensible de votre abdomen (ou plus bas !) lorsque l'animal se débat dans la poche en plastique où vous l'avez enfermé, avant de coincer celle-ci entre votre combinaison et votre ventre...

### Des adversaires valeureux

Heureusement, les bonnes surprises seront nombreuses, en particulier la rencontre avec un de ces crustacés aux mensurations intéressantes. Elle

peut s'effectuer au détour d'un rocher, en pleine eau ou à l'entrée de son trou. Dans ce dernier cas, ce sont les pinces que vous verrez en premier, dont vous déduirez la taille approximative de l'animal. Il vous faudra alors ajuster vite et bien, car une fois en repli dans son antre, le ouassou, surtout s'il est gros (et donc expérimenté !), sera le plus souvent inaccessible. En pleine eau, le "combat" peut prendre diverses allures, parfois surprenantes. "L'écrevisse", surprise par le faisceau de la lampe, aura un temps d'hésitation plus ou moins long, qui sera suivi soit par une fuite éperdue avec une vivacité impressionnante : c'est le cas le plus classique, par à-coups, comme le font tous les crustacés, dans n'importe quelle direction (l'animal venant parfois percuter votre masque) ; soit, loin de s'enfuir, le ouassou s'avancera d'un air menaçant, les pinces en l'air, pour s'attaquer à la pointe de votre flèche qui est en général la plus en avant. Cette attitude a souvent forcé mon respect, au point d'épargner parfois le valeureux combattant. Une technique peut permettre de remédier aux fuites : elle consiste à repérer l'animal et à retirer le faisceau de la lampe au plus vite afin de ne pas l'effrayer ; il faut ensuite tenter de l'ajuster dans la semi-pénombre (on peut avoir conservé le faisceau à proximité) et l'éclairer de nouveau pour ajuster et tirer instantanément. Cette technique permet de gagner des dixièmes de secondes précieuses.

Quoi qu'il en soit, ces détails techniques ne doivent pas faire perdre de vue que le vrai plaisir ne réside pas dans une réussite parfaite de tous les tirs. Le contexte, l'environnement, la magie, sont autrement plus envoûtants. Le spectacle de la vie sous-marine d'une rivière, notamment par l'activité des prédateurs, dont les ouassous, est quelque chose d'exceptionnel, de grisant, comme peut l'être un paysage sous-marin de mer. Et même si l'on ne ramène que quelques "écrevisses", on les appréciera d'autant mieux. Par contre, on se couchera à coup sûr la tête pleine d'images qui appelleront aux rêves les plus fous, comme les affectionnés tout pêcheur sous-marin.